

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Électeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année, No. 27

A. GUERARD & CIE

Quebec, 17 Novembre 1866

L'ÉLECTEUR,
JOURNAL RÉDIGÉ DANS LES
INTERETS DÉMOCRATIQUES

UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.
PARAIT LE SAMEDI
Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50 par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui désirent être abonnés le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes	10
2 insertions	63
4 insertions	63
8 insertions	25
24 insertions	100
48 insertions	75
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes	10
2 insertions	50
4 insertions	85
8 insertions	150
24 insertions	80
48 insertions	50

Toutes lettres, correspondances, etc. doivent être adressées à M. A. GUERARD & CIE, au Bureau de L'Électeur, à St. Roch.

A. GUERARD & CIE

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont, St. Roch; M. G. A. DeJelle, Manufacturier, (de tabac), Faubourg St. Jean; M. Hardy, Libraire, Basse-Ville; M. Belletier et Laforte, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marié, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, Libraire, 101, Williams; Barbier, Côte du Palais; M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent; Montréal; (rochers des) M. Lafort, St. Roch.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

UN BILLET DE MILLE FRANCS

(Suite et fin.)

J'arrivai à temps où j'allais, car je souffrais beaucoup. Je parlais tout à l'heure des rencontres du hasard et de la stupefaction où elles me plongent tous les jours. J'allais en constatant une nouvelle qui me semblait miraculeuse. Je venais avec l'intention de mettre sur le tapis la question du change de billets. Il y avait un monsieur cousin de la femme du maître de la maison, qu'on appelait Ernest tout court. J'en avais à peine pris garde jusqu'alors. Tout à coup son nom, rapproché d'une observation qu'il fit sur la signature de sa cousine, me causa une sensation étrange. Voici pourquoi: Dans le portefeuille, je rappelle, se trouvait entre autres choses un mémoire de coiffeur; je l'avais parcouru à la hâte. C'était la facture acquittée d'un tour de cheveux du prix de quinze francs, fourni par un monsieur Ernest, artiste, en cheveux, rue Saint-Denis. Je ne sais plus quel numéro

La figure, les cheveux, les manières, le langage de l'Ernest présent, me convainquirent sur-le-champ que c'était un coiffeur. Il devait demeurer au loin de là. Evidemment, j'étais dans la société du fournisseur de mademoiselle Turpin, et du signataire de la facture. Cette découverte, me donna une seconde profonde. J'en fus, quelques instants, complètement débété. Je songeai combien j'étais heureux de n'avoir pas encore parlé du billet de banque, car on ne sait pas quelle conséquence cela aurait pu avoir. Avec toute l'inspection possible et un calme de glace, je dis à Ernest: — Est-ce que vous ne connaissez pas une demoiselle Turpin? — Si fait, me dit-il, c'est moi qui lui fournis ses cheveux.

— Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle? — En apparence, c'est une sorte de revendeuse de toilettes qui spéculait sur les vieilles dentelles; mais en réalité c'est une usurière qui prête à la petite semaine. Sa femme de ménage, car elle n'a pas de domestique, m'a conté sur son marié des choses vraiment fabuleuses. Elle ne mange pas certainement la viande de son revenu. On ne sait ce qu'elle fait de son argent.

Dans ma conversation avec M. Ernest, je fis ample provision d'arguments propres à me résoudre de garder le billet, et j'en avais besoin, car la voix dont j'ai parlé n'avait pas laissé que de faire impression sur mon esprit. Cette vieille misérable, me disais-je en revenant, à au moins vingt mille francs de rente qu'elle a gagnés par ses moyens illibéraux. Elle en dépense à peine deux mille chaque année. Couchée sur un tas d'or stérile, elle laisse dans une horrible misère sa vieille parente Louise, et poursuit de menaces humiliantes une femme, peut-être jeune, belle et honnête, dont elle a autrefois lavé les langes. Allé! ferai-je la sottise de lui rendre un billet qu'elle cachera stupidement avec d'autres, dans quelque coin, quand moi, je puis tirer un si grand parti de cette somme! A Hons, donc! Mais la voix recommença son vacarme, dans ma tête. — Autant de raisons subtiles et insidieuses, disait-elle. Prends garde à ce que tu vas faire, tu es en train de creuser une fosse où tu t'enseveliras vivant! Le crime appelle le crime. Tu ne songes à rien moins qu'à extirper ta conscience, à commettre un suicide moral; c'est la mort de ta liberté que tu conjures. Tu vas te marier à la fatalité, qui te jettera d'échelons en échelon jusqu'au dernier degré de la honte. Il n'est que juste temps de te repentir. J'étais importuné et branlé. J'essayai de me raidir. Je jurai que je m'en tiendrais à cette haute, que je vivrais à l'avenir en honnête homme. La voix était inexorable. — Je suppose que tu aies assez d'énergie ou de bonheur pour te borner à ce crime. Je le veux te caqueras ta vie sur le puritanisme le plus rigide, tu deviendras un modèle de probité. Mais le souverain de ton crime unique empoisonnera ta vie entière. Plus tu seras pur, plus tu seras saint, plus ta mauvaise action te sera odieuse, nuisible, et tu te souffriras une bonne vie à des exigences aussi impérieuses qu'une vie criminelle.

Ce que je souffrais, je ne connaissais aucune image qui puisse en donner une idée. J'aurais préféré n'avoir jamais trouvé de billet. Depuis qu'il était en mes mains, par combien de doutes, de trances, d'inquiétudes, de sensations cruelles, j'en avais je n'en puis plus. Avant, j'étais en quelque sorte résigné à ma misère. C'était sans doute pour que je la comprisse et sentisse mieux que je ressentissais un moment la joie, que je me reprenais d'une belle passion pour la vie. J'étais abîmé dans la douleur, que faire? J'eus l'idée de l'envoyer les mille francs à la vieille Louise, et d'adresser la reconnaissance de trois cents francs à madame Laure de G. — et de brûler le reste. Mais en avais-je le droit? J'en avais pas mission pour le faire, de la justice distributive. Savais-je seulement si le résultat répondait à mes prévisions? Puis, celle-là seule qui appartenait au billet, pouvait en disposer. De quoi me métais-je? J'imaginai un homme qui prendrait les billets de banque dans la caisse d'un banquier pour les distribuer aux pauvres. — Je passai une horrible nuit. Je ne sais que le mal de dents et la jalousie qui en puissent occasionner une pareille. J'étais, en me levant, d'une humeur affreuse, et j'avais l'esprit plein d'indécision. Je regardais d'un air triste du côté où gisait le portefeuille. J'ai

luis, je venais, je ne savais quel parti prendre. Oh! que cette seule hésitation dont je rougis actuellement était coupable! Par quelles tortures me l'ai-je pas expiée! J'étais convaincu à cette heure qu'à moins de compromettre ma tranquillité pour toujours, je ne pouvais pas garder le billet; mais je ne me sentais pas encore la force de m'en déposséder. Je voulais essayer de la temporisation et voir si mes scrupules n'étaient pas chimériques. Pour soustraire mon cœur aux idées turbulentes qui le fatiguaient depuis deux jours, je m'en fus parcourir les journaux. Je pensais ainsi me procurer quelque distraction. Le premier article que le hasard amena sous mes yeux fut celui-ci:

Hier, dans l'après-midi, le nommé François, cocher de fiacre, a trouvé dans sa voiture un portefeuille contenant des valeurs assez importantes. Il a été empressé de le porter à la préfecture de police.

Quelle leçon! Je jetai le journal avec colère; j'en pris un autre. Mais j'avais vraiment la main malheureuse! Le hasard y mettait de la persécution. Je fis tout ce que je pus pour ne pas lire cet autre article; mais vainement; les caractères me tiraient les yeux à me les arracher.

Un brave ouvrier dont nous nous empressons de publier le nom, Joseph Pidoux, demeurant rue Bourg-Abbe, n. 6, a trouvé mercredi soir, en rentrant chez lui, un portefeuille qui contenait des papiers insignifiants, renfermait deux billets de banque d'un cent et l'autre de deux cents francs. Pidoux alla se reporter le lendemain matin à la maison où il avait perdu. Cette action est d'autant plus louable que Pidoux a une nombreuse famille, et qu'il manque d'ouvrage en ce moment. Des faits de ce genre ne sont pas si rares qu'il y ait lieu de en étouffer. Mais on est bien aise d'avoir à les enregistrer, me serait-ce que pour répondre aux colosses qui ont le manque de lancer contre notre honnête et laborieuse population ouvrière.

Mais j'ai lu des fois des récits analogues dans les journaux, me dis-je. Et je me ressouvins d'un autre fait qu'on m'avait raconté il n'y avait pas une semaine sur une pauvre fille qui, comme moi, n'avait pu loin de sa maison, avait été vu sur la chausse d'un portefeuille où il y avait mille francs, etc. qui l'avait rendu, sans hésitation, à celui auquel il appartenait, refusant même la récompense qui lui fut offerte. Tous ces exemples fermaient dans ma tête, et me donnaient un profond mépris de moi-même. Je n'aurais pas dû attendre une seconde de plus; j'aurais dû me lever, courir prendre le portefeuille, et le restituer. Je résolus d'attendre encore jusqu'au lendemain. Décidément, oui, j'étais un misérable.

Je payai par de cruelles agonies ce dernier effort de mon côté vicieux. Mais il fallait en finir; j'en avais assez. Je mis le portefeuille dans ma poche après avoir pris note des papiers qui se trouvaient en pièces de deux lettres, car je voulais pour me rafraîchir, en dire un jour publiquement, ma coulpe, et j'allai passage Verdun, où je trouvais facilement un demoiselle Turpin. Cette vieille fille, je l'examina avec de la fièvre. Je lui dis pourquoi je venais. Elle me brusquement sur le portefeuille, et l'ouvrit avec une vivacité febrile. Une fois bien sûre que rien n'en avait été distrait, elle me regarda insolemment, me dit: — Vous avez été bien longtemps à le rapporter. Le reproche tombait tellement d'aplomb que j'en rougis jusqu'aux dents les blancs des yeux. Ma confusion et ma contenance embarrassée lui firent croire que j'attendais la récompense, qu'elle avait promise par affiches.

Hein! grogna-t-elle, cinquante francs pour la peine de se baisser? Je revins à moi du coup. J'aurais dû mon mépris cette vieille cocotte, je lui tournai le dos et je sortis sans même la saluer. Je suis certain au fond qu'elle ne m'en voulait pas du manque d'usage. En sortant, malgré un reste de tristesse amère, je ne me sentais pas d'aise de ce que j'avais fait de mon action. Il n'y avait réellement pas de quoi. Effectivement, en tout cela, quoiqu'on m'aurait servi ma raison, mon intelligence, mon éducation, qu'on m'aurait donné les livres dont je me suis nourri, et le résultat le plus clair de ce développement intellectuel, c'est

de n'avoir conduit à n'avoir qu'une probité problématique, bien au-dessous incontestablement de celle d'un cocher de fiacre et d'une fille entretenue.

Au moins dois-je me féliciter de cette aventure, puisque, aussi bien, à dater de ce jour, je fus radicalement guéri de cette affection déplorable, commune à beaucoup de malheureux, qui consiste à souhaiter passionnément de trouver quelque chose. Ce que j'ai enduré pendant les trois jours de possession, si je pouvais en donner le sens cruel, suffirait, et au delà, à cautionner ma vertu à venir.

CHARLES BARBARA

Les personnes à qui nous adressons **L'ELECTEUR** sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles ont priées de le renvoyer.

QUEBEC:

SAMEDI, 17 NOVEMBRE 1866

Après six mois d'existence, notre journal se présente aujourd'hui à ses lecteurs sous un format un peu plus agrandi. La forme sérieuse, donnée à la plupart des articles qui y ont paru, le peut de place laissée à l'appréciation des questions d'ordre du jour, politiques et municipales, et nous aimons à les déclarer, ici, les bienveillantes et honorables adhésions que nous avons reçues jusqu'à ce jour, nous faisaient une condition d'agrandissement et de transformation. Cette condition, les éditeurs se l'imposent dans la persuasion qu'ils seront encouragés dans le nouvel effort qu'ils viennent de faire, par tous ceux qui aiment les idées libérales, dans Québec surtout, et qui concourent au triomphe prochain et définitif des principes démocratiques.

C'est donc dans l'intérêt de cette démocratie, si vilipendée, si atrocement avilie et calomniée dans ce qu'elle a de plus pur, — ses tendances sans cesse poursuivies à améliorer la condition physique et morale du peuple, — c'est pour la défense de cette démocratie, disons-nous, que nous publions notre journal. A vrai dire nous n'appartenons, pour le moment, à aucun parti déterminé, nous ne nous faisons l'écho d'aucune coterie politique; nous venons en auxiliaires et c'est comme tels que les principes que nous chérissons seront défendus par nous, sinon avec talent, du moins avec conscience. D'ailleurs, y a-t-il, à l'heure qu'il est, dans Québec, un parti libéral tout formé, tout prêt à l'action? Nous avons avec franchise que nous n'en voyons pas. S'il y en avait un, nous aurions été frapper à la porte de ses chefs pour leur demander de vouloir bien, eux, les hommes d'action, guider et réveiller les écarts de notre pensée; car c'est sur le terrain de la lutte écrite que nous voulons rester, et est dans cet asile de la presse que nous nous réfugions. Nous devons déclarer aussi que ce parti, tel qu'on le comprenait il y a quelques années, contient trop de gens compromis; mais, nous ne désignons personne, sachant que les occasions ne manqueront pas d'exprimer notre pensée, la dessus et de faire le triage qui convient pour que chacun soit mis à sa place. Nous présentons, en même temps, à nos amis, prochains, comme nouveaux aux affaires politiques, et ce sera alors un devoir, pour nous, d'accueillir ceux qui se rapprocheront le plus par l'indépendance de caractère et les principes libéraux, du parti auquel nous sommes fiers d'appartenir.

Nous nous attendons déjà aux objections, spécieuses et tant de fois formulées, de nos adversaires. Ces objections si nous voulons bien admettre que les sont faites avec sincérité, se résument ainsi. Depuis 1854, disent-ils, vos principes ont été appliqués, que leur application vous avez contribué, pour une large part, à faire disparaître les vestiges de la féodalité; certaines castes, comme frappées à mort, ne se relèveront plus; l'extension du suffrage s'est faite graduellement de façon à pouvoir prédire la révolution prochaine du suffrage universel. Que venez-vous nous parler de démocratie? Elle nous a plu, mais elle n'est pas la tâche de ces hommes

d'état ne peut consister, maintenant qu'à la contenir et à l'épurer.

De pareilles objections ont perdu, hélas! beaucoup de leur valeur. Certes, nous sommes heureux d'entendre énumérer tous les triomphes de la démocratie, sur les privilèges et sur des institutions surannées; cela nous console et nous prédispose à de nouvelles luttes; mais, pour les esprits attentifs, le parti qui domine est bien prêt à nous ramener au point de départ, puisqu'il tend ouvertement à créer des privilèges et à reconstituer les mêmes institutions. Ce parti s'est intitulé d'abord libéral, — et alors il se faisait presque accepté. En 1858, il s'appela libéral conservateur, — et alors il violait la constitution. Maintenant il se nomme conservateur, — et il donne à nos institutions une empreinte toute monarchique. Il agit et régit à l'encontre des véritables aspirations du pays; pour lui, l'indépendance de la colonie canadienne, discutée en Angleterre, comme chose possible et rationnelle, est ici une grosse deloyauté. Que disons-nous? cela constitue presque un délit. Ce parti conservateur se glorifie de sa dernière incarnation. Ses organes se font l'écho de toutes les réactions en Europe, comme en Amérique et dans leur zèle ultra-royaliste, ils seraient prêts à sacrifier à l'autocratie notre gouvernement constitutionnel, cette forme bâtarde, comme le qualifiait un écrivain.

La lutte est donc entre le principe démocratique et le principe monarchique, tel qu'entendu par le parti conservateur. Le sort en est jeté: il s'agit de savoir lequel des deux principes triomphera. Pour nous, nous sommes convaincus que la démocratie, quelque soient les défaillances et les errements de l'heure présente, a des racines trop profondes dans ce pays pour qu'il soit possible de l'en extirper complètement. Au contraire, nous la croyons destinée à s'épanouir et à se fortifier sous la douce et vérifiante chaleur de l'INDÉPENDANCE que nous appelons de tous nos vœux.

Nous apprenons qu'on est sur le point de prêter M. John Lemesurier, le représentant du quartier St. Roch à la Corporation, de se laisser porter candidat à la mairie de Québec. M. Lemesurier est conseiller depuis l'époque où M. Joseph entreprit sa première lutte contre l'honorable H. Langevin. Durant l'exercice de son mandat, M. Lemesurier a acquis l'expérience des affaires municipales; et il y a déployé beaucoup d'énergie et d'indépendance. La haute position qu'il occupe maintenant dans le monde commercial de Québec, et qu'il s'est faite par ses talents et par la force de son caractère, lui fait un titre indéniable à la confiance du public. Nous espérons qu'il acceptera. Nous ne voyons aucun obstacle à son élection, à moins que M. Cauchon se montre moins sincère que l'an dernier, quand il prétendait effacer sa candidature devant celle d'une personne d'origine britannique.

Si l'on veut avoir l'opinion de l'Angleterre sur quelques uns de nos ministres dont l'ivrognerie, affichée jusque dans nos Chambres pendant les sessions, est d'un effet si scandaleuse pour les populations et si funeste pour le Canada, il suffira de lire les quelques remarques suivantes du *Times* de Londres. Après la verte critique du journal officiel de la métropole, de quel droit nous blâmerait-on à présent de stigmatiser la conduite des buveurs à portefeuilles qui jettent tant de discrédit sur nos hommes publics et qui veulent nous guider et nous imposer leurs volontés au milieu de leurs orgies dégoûtées. Le *Times* dit qu'il espère que les délégués canadiens arriveront sobres le corps et d'esprit en Angleterre. Cela suffirait pour blesser la susceptibilité d'hommes autres que nos délégués, mais nous sauront bien banir le chagrin!... pauvre pays, quelle position humiliante te font les chefs!

Il est bon que le public sache que l'équilibre du cabinet canadien a été affecté, par d'autres causes que les folles conspirations de Stephens et de Mahoney. Le cerveau doit être clair pour être propre aux affaires, et les spiritueux ne sont pas un breuvage dont les hommes d'état canadiens mêmes puissent abuser avec prudence.

La vérité est que l'administration de cette grande province a beaucoup souffert de l'absence d'une loi prohibant l'usage des liqueurs spiritueuses.

De graves assertions ont été formulées dans le *Globe*, organe de M. Brown, et répétées dans tous les journaux influents de la capitale, et jusqu'à présent elles n'ont pas été contredites. Il

paraît que deux des principaux membres du gouvernement s'adonnent habituellement à l'intempérance, et pour en donner un exemple particulier et notable, le chef de l'un des départements a été constamment ivre pendant la récente invasion féminine, et en conséquence des documents de la plus grande importance et très pressants sont restés cachetés sur sa table des semaines. Ceci n'est pas un simple scandale de parti. C'est une accusation qui a été ouvertement faite et qui n'a pas été relevée. Nous espérons sincèrement que les délégués canadiens arriveront bientôt, et qu'ils feront leur apparition sobres de corps et d'esprit.

Le *Times* de Londres ajoute, mais nous sommes convaincu que le contraire arrivera "de tous les aventuriers et des biberons (*topers*) qui le deshonorent aujourd'hui et que l'on retrouve ivres, une bouteille à côté d'eux, dans les moments les plus critiques."

Plus on est de fou, plus on rit.

La confédération ne fera qu'augmenter le nombre des buveurs et la grandeur des orgies, les vices sont inhérents à un régime corrompu, et certes la corruption sera le caractère distinctif de la confédération.

Somme toute, l'ordre de choses actuel et ses suites naturelles puent excessivement au nez de tout le monde. Le dégoût est général, il durera aussi long temps que le régime qui en est la cause. Ces dernières remarques sont de — *l'Ére Nouvelle*.

SATAN ET M. CAUCHON.

Le *Journal de Québec* a publié la semaine dernière un article dans lequel l'auteur a voulu réunir à l'atticisme de la pensée la ciselure de la forme; mais il n'a réussi qu'à composer un affreux salmigondis. Nous lui pardonnons volontiers les nombreuses insultes qu'il fait à la langue française — défaut qui date de la jeunesse chez lui — mais nous ne pouvons passer sous silence les plaisanteries stupides dirigées contre les vérités immuables et les dogmes éternels du Christianisme.

Du reste, nous nous plaçons à analyser les causes qui conduisent de dégradation en dégradation, l'esprit humain jusqu'à la folie, à défaut d'autre terme. La science psychologique a oublié dans la liste des phénomènes de la pensée l'affaiblissement de l'intelligence par les sottises vanités de l'amour-propre.

Dans cet article, le Rédacteur du *Journal de Québec* fulmine contre la démocratie et contre ses principes évangéliques. A propos de l'opinion de Pie IX sur l'annexion aux États-Unis, il profane, dans sa phrase boiteuse, l'auguste majesté, la sublimité grandiose de la Bible, et, parlant de ce passage où Jésus-Christ, transporté par Satan sur la montagne, refuse de lui toutes les grandeurs et toutes les pompes de la terre, il dit que "Satan fut le premier démocrate du monde."

Et c'est ce Basile, qui tous les jours se prosterne à deux genoux sur les dalles chrétiennes, c'est ce Tartuffe doublé de Trissotin qui se moque aussi effrontément de l'Évangile.

Cette audace cynique ne nous étonne guère et aujourd'hui nous ne faisons qu'avertir nos lecteurs et le plaindre avec eux.

Satan est le Roi du Mal, l'ange du Vice, l'Esprit des ténèbres, conseil, l'Étranger des ténèbres; — Satan qui fait courber, sous les vents du crime, l'humanité éperdue; — Satan qui conseille aux âmes vénales les trahisons et les apostasies; — Satan qui souffle à l'oreille du meurtrier la pensée de l'assassinat et affermit dans sa main le poignard qui doit frapper la victime; — Satan, qui fait profaner les temples, souiller les vierges, mutiler les tombeaux; — Satan que l'Ange, au jour de la vengeance de Dieu, chassa du ciel et précipita dans l'abîme.

Ainsi, selon M. Cauchon, Satan inspirait Montaigne et, dans ses combats pour la démocratie, fut l'intrépide défenseur des libertés religieuses, civiles, sociales et politiques de la France. Il inspirait Lacordaire quand ce grand prêtre prêchait dans la chaire de Notre Dame de Paris, Lacordaire qui fut le Bossuet des temps modernes.

Non, Satan n'inspire de ce temps-ci que ceux qui étalent aux yeux du peuple le scandale de leurs infamies, qui font des assemblées constitutionnelles des bazars où se marchandent les consciences.

La démocratie enseigne l'inviolabilité de la vie humaine; l'égalité absolue devant la loi, l'égalité proportionnelle dans la société selon le mérite de chacun; — le suffrage universel, c'est à dire le vote libre de tous les citoyens; — le respect du culte national; — la gloire du peuple. Ce n'est pas l'anarchie, le despotisme de la canaille; ce n'est pas la monarchie, le despotisme des rois. C'est le règne de l'esprit sur la matière, de l'intelligence sur les brutalités de la force. Comme catholique, nous blâmons le Rédacteur du *Journal de Québec* de prétendre expliquer à sa guise les Livres Sacrés, et de faire servir à ses rancunes

politiques l'autorité de la Bible. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que M. Canclion insulte au caractère du Christianisme. Ce temps n'est pas loin encore où après avoir injurié l'Église et renié la vérité d'un dogme, il s'est vu menacer d'excommunication par un vénérable prêtre.

Nous ne sommes pas de ceux qui sur le *labarum* chrétien, ajoutons au bas de l'immortelle devise ce cri de guerre: *Vae victis*. Nous respectons tous les drapeaux, pourvu qu'ils soient les symboles de principes généreux et sacrés. Nous n'avons pas dans le cœur la haine farouche du sectaire. Nous ne voulons pas être comptés au nombre de ces *bravi* dont la plume, comme un stylet, tue les réputations et les dépouille ensuite sans pitié. Seulement nous voulons dans la Presse une guerre franche et loyale. A notre sens, l'antagonisme des partis ne doit pas étouffer dans une même nationalité les affections de la patrie.

PAUL DE SAINT-MARC.

Montant des souscriptions en faveur des incendies de St. Roch et de St. Sauveur jusqu'à cette date.

Québec.....	\$ 53,978,00
Montréal.....	14,006,00
Trois-Rivière.....	130,00
Ottawa.....	157,00
Haut Canada.....	1,922,00
De la campagne.....	10,237,00
Etats-Unis.....	15,160,00
Prince Edouard.....	100,00
Halifax.....	1,650,00
Nouveau Bruns-Wick.....	6,000,00
Nouvelle Ecosse.....	4,000,00
Angleterre.....	69,333,00
Total.....	176,673,00

A ces souscriptions en argent il faut ajouter,
 33 charges de provisions dans
 13 charges d'habillement.
 2,156 minots de patates.
 246 minots de grains.

La suite de l'excellent travail de "Montmorency" sur la *Barbe*, nous est parvenue trop tard. Nous lui donnerons insertion dans notre prochain numéro.

Dernières Nouvelles d'Europe.

(Par le câble atlantique.)

Les porteurs de bons sudistes sont sur le point de demander au gouvernement anglais, de les laisser venir en compensation dans le règlement des réclamations des Etats-Unis pour les déprédations contre ce dernier du pirate *Alabama*.

On dit que quand les troupes françaises évacueront Rome, les Romains demanderont immédiatement, par un vote, à faire partie du royaume d'Italie.

Londres, 13 nov.—En dépit de beaucoup de dénégations, les bruits d'une alliance prusse-russe, continuent à s'accroître. On dit même que le traité comprend l'admission des Etats-Unis dans l'alliance en leur garantissant des avantages commerciaux très-importants.

Constantinople, 13 nov.—Le choléra a éclaté de nouveau en cette ville.

FANTAISIE.

LE MONDE TEL QU'IL DEVAIT ÊTRE.

Un soir, assis dans ma mansarde, les jambes allongées sur mon secrétaire, douillettement renfrogné dans ma robe de chambre, je me reposais du travail de la journée. Mon petit poète, que je venais de bouillir d'une bonne brassée de bois, ronflait tranquillement et le chat du logis, un gros chat noir à l'air cynique, se frotlait sur ma jambe, comme pour manifester la joie que lui causait mon retour à la maison. Vingt fois j'avais essayé à lire une brochure nouvellement

publiée et vingt fois la brochure avait glissé de mes mains sur le plancher. En effet, comment lire avec goût, quand, au sortir du travail, vous tombez dans une pose si nonchalante, et qu'un chat, votre seul amour, puisque vous êtes orphelin, manifeste à sa manière les élans de son cœur. Pour moi, je l'avoue avec fierté, je ne ramassai plus le livre. Le chat, croyant, je suppose, que je ne faisais plus attention à lui, se roula en boule dans un coin, le poêle acheva de ronfler, et le silence ne fut plus troublé, si ce par le chant de l'ouvrière, revenue de l'atelier, n'est et par les dernières et faibles clameurs de la ville qui s'endort.

Pour faire comme les autres, je m'endormis. Alors je vis, je vis des choses incroyables, des choses comme aucun n'en vit jamais.

La terre se couvrit de ténèbres épaisses, je me sentis enlevé par des mains brûlantes, brûlantes comme de la poix, et ces mains, je ne pouvais ni les toucher, ni les voir. Mes membres devinrent glacés comme la mort. Je n'avais plus conscience de moi-même, je me sentais entraîné par une force invisible à travers l'espace; c'était tout. Il me semblait que si j'eusse crié, ma langue se fut desséchée dans ma bouche, ou collée à mon palais. Quelquefois, de minute en minute, je heurtais quelque chose, mais ce heurt ne ralentissait pas la vitesse de ma course: on eut dit que j'emportais avec moi et les mondes et les globes lumineux et les collines. J'allais, j'allais toujours, comme un flocon de neige promené, de valons en valons, par le vent de la tempête.

Enfin la lumière se fit. Je regardai à mes pieds. J'étais debout sur un nuage blanc comme un cygne, à mille pieds dans les airs.

Ce qui se passa alors en moi est inénarrable. J'étais heureux d'un bonheur sans mélange. On m'eut dit: tu vas être un monde nouveau, suspendre de nouveaux astres, ordonner aux flots de se taire. J'aurais cru toutes ces choses et j'aurais essayé. Si des anges étaient venus m'offrir des fruits et s'agenouiller en silence pour m'adorer, cela m'aurait paru tout naturel. Le bonheur me rendait fou.

Au bout de quelques instants, je vis apparaître un ange tenant dans sa main droite une échelle d'ivoire. Il appuyait l'échelle sur un des pans du ciel et me fit signe d'y monter. Jobéris, et voici le spectacle qui s'offrit à mes regards.

Dans une verte plaine, qui avait pour cadre l'azur du firmament, étaient rassemblés tous les habitants des mondes. Les uns tremblaient comme des feuilles agitées, les autres souriaient comme en un jour de fête. Parmi ceux qui tremblaient, les uns portaient sur leurs têtes une couronne et à leurs mains le sceptre de la puissance, les autres tenaient sous le bras le portefeuille rouge du ministre ou ceignaient à leurs côtés l'épée des batailles. Ceux qui souriaient avaient l'air de pauvres déshérités, et le désordre de leurs habits faisait voir combien ils étaient bas dans l'échelle sociale.

Tout à coup un grand silence se fit, la trompette vibra dans l'espace, et une voix, voix immense, majestueuse comme la mer un jour d'orage, prononça lentement ces mots:

"Rois, Princes de la terre, Ministres, Hommes politiques et Publicistes, Valets du monde, écoutez! Aujourd'hui je vais donner à chacun sa place dans le sanctuaire des sociétés. Et il y aura par moi, vous, je le sais, des grincements de dents et des sanglots. Car les uns sont ministres, avocats, notaires, journalistes et députés, qui devraient être d'honnêtes laboureurs, de bons marchands et d'excellents maçons. Les uns vivent sous la coupole des Palais, qui auraient dû couler, dans une honnête aisance, une vie paisible, sous le chaume et sous la bûche. Là, au sein de leur famille, dans une douce obscurité, ils auraient formé de jeunes âmes, aimant la vertu comme le premier des biens.

"Aujourd'hui l'ange de la justice pesera les talents et les mérites de chacun avec une noble impartialité.

"Déjà assez longtemps les peuples ont été conduits par des porteurs de couronnes qui n'en savaient rien de plus. Déjà assez longtemps les pays ont été gouvernés par des ministres au cerveau étroit et à l'âme sale. Déjà assez longtemps de petits journalistes, mimes de la presse, ont proné la religion et se sont servi d'elle comme d'un tréteau pour monter à la gloire!

"L'heure a sonné, il faut que tout cela finisse. Quand la voix eut fini de se faire entendre, un

éclair sillonna l'espace: la foudre déchira les échos. Le ciel se couvrit de nuages et le temps devint sombre, sombre jusqu'à l'obscure. Alors on vit s'allumer, à un des coins du ciel, un immense brasier, dont la lumière ardente répandit sur les habitants de la plaine, comme une teinte de sang. Cela faisait peur à voir.

Quelques minutes s'écoulèrent, et une voix, celle qui avait déjà parlé, prononça ce nom qui vibra par toute l'immensité:

FRANÇOIS EVANTUREL!

Alors on vit se détacher de cette grande multitude d'hommes, un individu, à la longue barbe, aux yeux hagards, et pâle comme un cierge. Il monta sur des gradins qui se trouvaient au milieu de la plaine, de sorte que ceux qui étaient présents purent le voir.

La voix parla à peu près en ces termes:

— Mortel, votre nom?

— François Evanturel, répondit l'individu.

— Que faites vous?

— Je suis avocat.

— Et qu'avez vous été?

— Ministre d'Agriculture, dans le gouvernement canadien.

Un immense éclat de rire, un rire méphystophélique, longtemps comprimé, souleva les échos.

Evanturel courba la tête.

François Evanturel, continua la voix, écoutez bien les paroles que je vais prononcer. Je veux qu'elles restent gravées dans votre esprit d'une manière indélébile. Un bon matin, il y a de cela un peu plus de quarante ans, les cloches annonçaient à toute volée que vous veniez de naître. Rien de plus naturel.

Vous fûtes élevé dans la vertu: A quatorze ans vous entriez au séminaire, et dix ans plus tard, après un brillant examen, dirent les journaux, vous vous drapiez avec une majesté toute romaine, dans la toge du jurisconsulte. Jusque

là, il y avait une faute, mais pas encore un crime. Vous n'avez jamais pratiqué comme

homme de loi, ceci rachète cette escapade de jeune homme. Mais plus tard, devenu possesseur d'une fortune colossale, vous concûtes

la monstrueuse idée d'accepter un portefeuille qui traînait dans les oubliettes administratives.

D'étrouilli, vous devîtes criminel.

Pourquoi? voilà le mot qui perdit Adam, voilà la source de ce mal dont nous supportons

la peine. Et vous Francis (la voix devint ici familière) quand vous reçûtes l'offre de ce portefeuille, si vous aviez eu le bon esprit de vous adresser ce pourquoi et d'en chercher la réponse, je vous le dis Francis, ce pourquoi, au lieu de vous perdre, vous eût sauvé. Vous

auriez compris qu'il est plus facile de semer de la graine de raves et de navets dans un

jardin que des principes tronqués dans les champs arides de la politique. Et vous auriez refusé ce portefeuille.

Evanturel, agenouillez vous, je vais dicter le genre de vie que vous mèneriez à l'avenir.

Or, un frisson qui n'est pas de l'homme passa par toute l'assemblée, et la terre cessa de rouler.

Alors on vit apparaître à l'extrémité de la plaine un immense chariot, traîné par quatre bêtes de somme. Ce chariot était rempli de herses, de rateaux, de pioches, de charrues, enfin de tous les instruments qui conviennent au cultivateur et au jardinier.

La voix reprit sur un ton tout différent, mais qui n'en était pas moins grave et solennel:

Evanturel, vous étiez né pour la noble tâche de cultivateur et de jardinier. Vos sueurs au lieu de mouiller le maroquin d'un portefeuille, devaient féconder le sillon qui donne

aux premiers jours de l'automne, des navets, des poireaux et des carottes. Evanturel, vous n'êtes qu'un planteur de choux. Montez sur ce chariot, prenez les guides, et allez. Rendu chez vous, renoncez à vos rêves, bâtissez une

hutte et qu'on entende plus parler de vous si ce n'est par les enfants chéris du pot-au-feu.

La voix cessa de se faire entendre.

Francis grimpa sur la voiture, prit les guides et les bêtes de somme partirent au petit pas.

Alors tous ceux qui étaient là, redirent, en parodiant les vers du poète

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent, Promenant devant nous le monarque indolent.

Un nouveau éclat de rire ébranla la calotte des cieux.

Evanturel n'était plus là.

JULES FERRARI.

(A continuer.)

